

Jusqu'où faut-il laisser le choix à ses enfants ?

Ils sont devenus des individus et non plus de simples sujets. Mais cultiver leur liberté à l'excès, c'est parfois les en priver psychologiquement...

SEGOLENE BARBÉ

PSYCHO « Que veux-tu manger ce soir ? », « Tu as envie d'aller te promener ? », « On met la robe rose ou la robe bleue ? »... De plus en plus, « les très jeunes enfants sont exhortés à devenir autonomes, donc à choisir (...). Offrir le choix à son enfant apparaît comme la clé de voûte de l'éducation », affirme le pédo-psychiatre Daniel Marcelli et le psychologue Antoine Périé dans *Trop de choix bouleverse l'éducation* (Odile Jacob).

Pour ces deux spécialistes, les valeurs de nos sociétés modernes - liberté, autonomie, droit de choisir sa vie - ont fini par influencer, parfois de manière excessive, nos principes éducatifs. « Les enfants ont changé de statut : on les élève comme s'ils étaient des individus, et non plus des sujets », analyse ainsi Daniel Marcelli. Le sujet était soumis à une autorité souveraine, dans une sorte de relation verticale (le seigneur ou le Royen Âge, le roi, le chef de famille...) tandis que l'individu incarne une valeur beaucoup plus horizontale (tous les individus sont égaux et possèdent la liberté de choisir). « Cela fait

environ deux siècles que les hommes sont passés du statut de sujet à celui d'individu. Pour les femmes, cela a été le combat du XX^e siècle », précise le pédo-psychiatre. Et ce serait désormais au tour de nos enfants.

Éduquer les enfants comme des individus a bien sûr des vertus : ils se sentent reconnus, respectés, autorisés à s'exprimer... Mais encore faut-il trouver le bon dosage. « Demander en permanence à un jeune enfant ce qu'il veut, le laisser choisir et décider (son alimentation, ses habits, l'heure du coucher, etc.) dès la toute petite enfance peut aussi entraver son bon développement et avoir des conséquences importantes sur son fonctionnement psychique », alerte Daniel Marcelli.

Car choisir, c'est aussi renoncer, avoir peur de se tromper, éprouver des regrets. Et beaucoup d'enfants se sentent encombrés et agacés par ces choix multiples qui pèsent chaque jour sur leurs épaules. En réaction, ils s'installent parfois dans un rejet systématique de tous ce que les parents s'ingénient à leur proposer, une manière de garder intacte cette possibilité « d'avoir le choix ». D'autres deviennent prisonniers d'une sorte de « tyrannie du dé-



La fonction éducative des parents est aussi de confronter de temps en temps les enfants à la frustration
DANIEL MARCELLI, PÉDOPSYCHIATRE

sir » : à peine ont-ils obtenu ce qu'ils désiraient qu'ils s'en désintéressent. Le manque de cadre et les sollicitations permanentes provoquent même parfois une excitation débordante et des crises de colère difficiles à gérer...

« Un espace de choix »

Pour Vincent Joly, psychologue pour enfants et adolescents et coauteur de *Non coupables, sortir des injonctions de la parentalité positive* (avec Aude Sécheret, Larousse, 2019), les parents doivent d'abord rester fidèles à leurs propres valeurs, quitte à faire évoluer leurs principes éducatifs en fonction des réactions de l'enfant. « Je reçois beaucoup de parents qui ont souffert d'une éducation trop rigide de qu'ils ne veulent surtout pas reproduire avec leurs propres enfants », explique-t-il. En prenant le contrepied de ce qu'ils ont connu,

ils tombent parfois dans l'excès inverse. « Analyser les raisons de son comportement s'avère primordial. « Dans les contextes de séparation, certains ont aussi du mal à frustrer leur enfant, poursuit Vincent Joly. Pris dans la culpabilité, parfois dans la compétition avec l'autre parent, ils voudraient que leur enfant les aime en permanence et s'enferment ainsi dans une position un peu enfantine. »

« La fonction éducative des parents est aussi de confronter de temps en temps les enfants à la frustration », assure Daniel Marcelli. Permettre à son enfant d'expérimenter la demande non satisfaite, c'est aussi l'aider à se construire, à garder intacte cette possibilité de désirer, cette force de vie qui nous rend finalement plus heureux que la satisfaction du désir lui-même. « Lorsqu'on laisse l'enfant décider de tout, on

l'enferme dans un certain narcissisme, on lui apprend que le rapport à soi est plus important que le rapport à l'autre », indique le psychiatre.

Et la capacité à choisir s'éduque. « Elle n'est pas un don inné mais une compétence qui s'acquiert progressivement et demande un accompagnement éducatif », résume Daniel Marcelli et Antoine Périé. Il peut ainsi être utile d'expliquer à l'enfant les implications de son choix, de l'encourager à argumenter ses propres décisions, parfois de limiter le nombre d'options. « L'important, c'est d'aménager à l'enfant un espace de choix qui lui correspond en fonction de son âge, un espace où il se sent protégé et qu'on pourra élargir petit à petit », résume Daniel Marcelli. Lui apprendre à choisir, c'est finalement l'aider à acquérir une forme de liberté. ■

Albert Dadas, patient zéro d'une épidémie de « fous voyageurs »

SOLINE ROY sroy@lefigaro.fr

« VOICI comment cela arrive. J'ai de grands maux de tête, je m'ennuie, je sens le besoin de marcher, et je pars, je vais toujours tout droit et, quand je reviens à moi, je suis loin. » Depuis ses 12 ans, Albert Dadas s'échappe. Sobre, travailleur, d'un caractère doux et mélancolique, l'ouvrier gazier a un défaut majeur : de temps à autre, il est happé par l'idée fixe de marcher, réunit de l'argent, boit trois verres d'orgeat, et s'en va vers une ville plus ou moins lointaine. En cette fin du XIX^e siècle, le voyage est certes à la mode, mais Albert n'est ni un aristocrate anglais parti pour son « Grand Tour », ni un touriste bourgeois de bord de mer, ni un poète en quête de muse. Il est ouvrier. Et, un ouvrier, ça travaille, ça enfante, mais ça ne voyage pas : ça vagabonde...

Albert Dadas devient alors le « patient zéro » d'une curieuse épidémie qui sévira en Europe durant une vingtaine d'années, celle des « aliénés voyageurs », objet d'une thèse de doctorat en médecine soutenue en février 1887 par Philippe Auguste Tissé, aliéniste à Bordeaux. Tissé distingue les délirants, « qui marchent sous l'empire d'une idée absurde à laquelle ils accommodent toute leur existence » ; les hallucinés, « qui fuient généralement pour échapper à des voix qui les poursuivent » ; les épileptiques ou déments, « qui s'en vont, inconscients » ; et enfin les captifs, qui à l'instar d'Albert « accomplissent des fugues sous l'influence d'un désir conscient et impérieux ».

À 8 ans, Albert Dadas tombe d'un arbre, perd connaissance, souffre pendant un an de migraines violentes accompagnées de fièvres. Quatre ans plus tard, il quitte Bordeaux pour le premier de ses voyages hallucinés ; son père le retrouve à La Teste, et Albert découvre avec sur-

prise qu'il est devenu « l'apprenti d'un marchand ambulancier ». Il ne tarde pas à repartir pour Valence d'Agen, puis, en grandissant, de plus en plus loin : Angoulême, Paris, Marseille, puis Alger, Bruxelles, Berlin, Vienne, Budapest... Albert Dadas voyage régulièrement à pied, se réveillant dans un endroit sans savoir comment il y est arrivé, souvent ayant perdu ses papiers, mais sachant toujours qui il est. Sur place, il vit d'aumônes ou de petits métiers, en attendant de partir plus loin ou de trouver le moyen de rejoindre sa famille. Plusieurs fois, la police l'arrête pour vagabondage. À Moscou, il est emprisonné pour « nihilisme ». Déserteur à deux reprises, il est condamné à trois ans de travaux publics et envoyé en Afrique. Fiancé, il s'enfuit la veille de son mariage...

Idee fixe, ou goût du large ? Albert Dadas souffre de ces fugues à répétition qui



l'empêchent de mener une vie normale. Du moins, c'est ce qu'il raconte aux médecins. Tissé finit par lui proposer « une thérapeutique nouvelle » : le 25 décembre 1886 à 17h20, Albert est dans la pénombre, Tissé en pleine lumière ; il l'hypnotise. « À 5h25 min, Albert est endormi : somnambulisme ». Tissé fait alors deux recommandations à son patient : ne plus quitter Bordeaux, mais, avant tout, ne plus se masturber. C'est l'autre point qui préoccupe vivement le médecin :

vertueux avec les femmes, l'ouvrier ne l'est pas avec lui-même et s'adonne régulièrement à « l'onanisme », grand ennemi de l'époque. Le médecin lui-même n'est pas totalement exempt de vices : à plusieurs reprises il « joue » avec son patient hypnotisé, lui demandant d'aller voler un cigare ou le chapeau de son patron... Mais il est une chose dont Tissé est certain : « Quand nous songeons à la vie accidentée qu'a menée ce pauvre garçon et à la quantité de fois qu'il a eu affaire à la justice, qui le mettait régulièrement en prison, nous ne pouvons nous empêcher de protester contre la superbe et criminelle nullité du magistrat » qui l'a considéré parfaitement responsable de ses actes. « Dadas n'est pas un excentrique ou un original, courant le monde pour le simple plaisir de voir du pays, car, dans son état normal, il se lamente avec un accent de profonde

tristesse sur les chagrins que ses déplacements répétés ont causé à sa famille, considère dans ses *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme* le P^e Pitres, patron du service où Albert a été hospitalisé. (...) C'est assurément un malade, mais un malade d'une espèce particulière. »

Contexte culturel

Un siècle plus tard, le philosophe et épistémologue Ian Hacking en livrera une autre analyse dans *Les Fous voyageurs* (ouvrage épuisé). L'épidémie de fugues inaugurée par Albert Dadas est, selon l'auteur, née « dans une époque et une société donnée », rapporte en 2021 la sociologue Nathalie Le Roux dans une analyse de l'ouvrage de Hacking. Pour Hacking, les diagnostics psychiatriques naissent dans l'esprit de médecins qui y sont préparés, et dans un contexte culturel qui considère certains comportements comme vertueux, d'autres non (ici, tourisme ou vagabondage). Sans rien de la souffrance de Dadas, la fugue « peut être une réponse trouvée par les « patients » (...) à une société ou un environnement trop oppressant »... et un moyen de se faire pardonner la désertion. Mais, alors que le concept d'hystérie et la peur du vagabondage disparaissent, le diagnostic de fugue s'efface des publications médicales.

En 1875, Foville fils avait esquisse le thème des « aliénés migrants », Charcot parlait d'« automates ambulatoires » en 1888, d'autres de « chromomanes ». Ont-ils rejoint les rangs des sains d'esprit à l'ère où le voyage est désirable pour tous ? « Nous ne pouvons souscrire à cette opinion », estime en 2012 le psychiatre et professeur de médecine légale Michel Bénézech dans les *Annales médico-psychologiques*. Mais la seule trace de ce mal du XIX^e siècle est la rareté de « fugue dissociative », et une vie faites d'aventures et de voyages a cessé d'être condamnable... ■



Le docteur Philippe Tissé hypnotise Albert Dadas (au centre) à l'hôpital de Bordeaux, en présence du professeur Azam.